

« L'histoire est écrite par les vainqueurs. »

*Tant que les lapins n'auront pas d'historiens,
l'histoire sera racontée par les chasseurs.*

Howard Zinn, extraits du documentaire d'Olivier Azam, Daniel Mermet,
Howard Zinn, Une histoire populaire américaine, 2015

Dans *Frères ennemis*, en 1944, Robert Brasillach, acteur et témoin de la défaite annoncée de Vichy, se résignait à cette affirmation : « L'Histoire est écrite par les vainqueurs ». L'histoire est, à la suite d'un conflit, outil de reconstruction nationale et support de création d'une mémoire collective. En ce sens, elle ne peut être objective car jugée comme utile par le politique. Le vainqueur est celui qui détient le pouvoir de refabriquer l'histoire telle qu'il l'entend, l'envisage et la désire. En ce sens, elle est écrite par celui qui a le pouvoir effectif. Depuis l'Antiquité, le vainqueur – et surtout le dominant – est celui qui détient le pouvoir de l'écriture et qui est libre de retranscrire sa vision du passé mais aussi de faire disparaître les traces de celui qu'il juge néfaste à l'incarnation de son autorité. Ainsi, l'histoire paraît non seulement écrite mais également transformée et effacée par le vainqueur.

De plus, lorsque le puissant est jugé néfaste et dangereux par ses contemporains, l'historien a parfois été là pour lui rendre sa superbe déchue et redorer une patine mise à mal par la littérature. Ainsi, les empereurs Néron ou encore Domitien, frappés de la *damnatio memoriae*, pratique

romaine *post-mortem* visant à plonger les impétrants dans l'oubli et à être progressivement gommés de l'histoire impériale, ont bénéficié d'une certaine réhabilitation historique tendant à rendre la pratique inopérante. En s'affranchissant de la conception que les auteurs latins avaient de la nécessité de l'oubli, l'historien mit en évidence « l'art de la déformation historique » chez Tacite et Suétone, et amena un renouvellement de la perception du puissant dont seule une lecture négative aurait été faite (Eugen Cizek, *Néron*, 1982 ou encore les articles de Theodor Mommsen sur le « despotisme sombre mais intelligent » de Domitien). En somme, le puissant paraît toujours être au sommet de l'histoire, de son vivant comme dans sa mort, écrivant sa propre hagiographie ou laissant l'historien futur le faire à sa place.

Malgré cela, la figure du vaincu a pu avoir toute sa place dans l'écriture de l'histoire, y compris de manière surévaluée. L'idée reçue est plus complexe à décortiquer lorsque l'acteur est tantôt vaincu puis vainqueur. La linéarité d'une situation de domination est illusoire en histoire. Ainsi, la réécriture de sa propre histoire, par le vaincu devenu vainqueur, permet un double enjeu : se placer en position de victime devenue martyr et valoriser le caractère immuable d'une destinée visant à vaincre. Le cas du Parti communiste français pendant la Seconde Guerre mondiale participe de cette réécriture de l'histoire une fois l'issue de la guerre certaine. Afin d'incarner l'unique résistance véritable face au nazisme (par opposition aux gaullistes dans une logique de reconstruction des forces politiques de la sortie de guerre), le PCF devient le « parti des 75 000 fusillés », faisant de leur propre histoire une martyrologie conditionnant la victoire future. Le nombre total de fusillés par les nazis sur

le territoire français s'élève en fait à 4 520 dont environ 3 500 membres du PCF ou « compagnons de route » (Jean-Pierre Besse, Thomas Pouty, *Les Fusillés, répression et exécutions pendant l'Occupation. 1940-1944*, 2006).

De vaincu à perdant magnifique, il n'y a qu'un pas que l'histoire romantique puis nationaliste a aisément franchi. Vercingétorix en héros malheureux face au vainqueur barbare devient l'allégorie du chef digne dans la défaite dans la construction de l'histoire nationale. Ainsi peut-on lire la leçon suivante dans un manuel d'histoire de France du cours élémentaire en 1929 : « Vercingétorix veut sauver ses compagnons. Il prend ses plus belles armes, monte sur son cheval de bataille et se présente seul devant Jules César. (...) Il jette ses armes aux pieds de son vainqueur, puis il se met à genoux en signe de soumission. Jules César donne l'ordre de l'enchaîner et l'emmène prisonnier à Rome, où il le fait égorger six ans plus tard. Retenons le nom du Gaulois qui a si vaillamment défendu sa patrie. » La défaite forge la nation. Et les perdants réécrivent l'histoire de la défaite militaire et politique comme une victoire de la construction nationale.

La permanence du mythe d'une histoire écrite par les vainqueurs tient aussi dans la fonction sociologique et politique qu'elle revêt. Le fantasme d'une histoire écrite par les puissants, pour les puissants, permet aux sociétés de continuer à vouloir infléchir le cours de l'histoire et à vouloir créer l'événement. Dans un rapport de dominant/dominé, cette lecture de l'histoire par le prisme de la puissance vient légitimer la lutte sociale. De plus, il confère aux minorités un argument d'ordre ontologique, et non historique, d'existence face à la majorité.

Selon Howard Zinn, historien et figure de la gauche intellectuelle américaine, l'histoire est écrite du point de vue du pouvoir. Acceptant ce postulat d'une histoire écrite par le puissant et le dominant, l'historien doit faire preuve d'équité dans ce qu'il porte à la connaissance de l'opinion. Depuis les années 1970, de nombreux courants historiographiques ont réécrit l'histoire des vaincus. Longtemps perçue comme l'exemple suprême d'une histoire du vaincu effacée volontairement par le vainqueur, la colonisation espagnole de l'Amérique latine est réévaluée au regard des sources léguées par les civilisations précolombiennes. En 1971, l'historien Nathan Wachtel, dans *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole (1530-1570)*, dresse le panorama de la perception de la défaite mais également son poids dans l'imaginaire collectif.

Lors de la décennie suivante, en 1982, les *Subaltern Studies*, mouvement historiographique issu des études de l'historien indien Ranajit Guha, voient le jour et proposent une lecture de l'histoire non plus par l'histoire des « grands Hommes » qui auraient fait la nation mais par les dominés. Dans un contexte de rejet de l'historiographie de la colonisation britannique mais aussi de celle du nationalisme indien, ces études prônent le retour à une histoire des « sans-noms », des « invisibles » de la société. Désormais, la prise en considération des cultures locales, autour de leurs traditions et de leurs transmissions, de l'oralité comme de l'écrit, devient archives et rend audible des populations jusque-là perçues comme le dominé permanent et le faire-valoir du dominant dont l'histoire traditionnelle était issue.

Aux *Subaltern Studies* s'est agrégée la *Global History** et ses apports novateurs. Dans la conception globale d'une

histoire mondiale, le rapport entre colonisateurs et colonisés a été rebattu. Cette fois, non pour remettre le dominé au centre, mais pour mettre en lumière les liens entre le vainqueur et le vaincu et leur alliance nécessaire à leur survie mutuelle. Le cadre portugais est ici propice à l'exemplarité de l'étude. La parution en 1999 de *L'Empire portugais d'Asie (1500-1700). Histoire politique et économique* de Sanjay Subrahmanyam a démontré combien les jeux d'alliances et la pacification des réseaux ont été nécessaires à l'établissement pérenne de la présence portugaise en Inde. De même, une relecture de l'arrivée des Portugais est offerte, loin de l'idée reçue du bruit et de la fureur déferlant sur une Asie passive et terrifiée. Côté français, les historiens, notamment « africanistes » ont vu d'un mauvais œil cette relecture de l'histoire, avant de se résoudre à envisager « la pensée des autres » (Catherine Coquery-Vidrovitch).

Dans un souci d'équité des lectures du monde, prenant en considération l'intégralité des groupes sociaux, l'historien a su rééquilibrer l'écriture de l'histoire en la rendant plurielle. Le crédit déféré à l'histoire des vaincus eut l'avantage de couper court aux considérations idéologiques d'une histoire comme perpétuel instrument du pouvoir. La méfiance permanente n'est plus de mise même si le doute est salutaire au travail du chercheur. Au-delà de ces considérations purement morales, la confrontation des visions de l'histoire eut comme bénéfice de forger une mosaïque des savoirs, soucieuse de coller au réel du passé.

**Inventer l'histoire du vaincu :
la théorie du « coup de poignard dans le dos »**

En novembre 1918, de l'incompréhension de la défaite en Allemagne est née la fabrication d'une histoire devant donner des réponses à une réalité inacceptable. Pour une majeure partie de la société allemande, à droite comme à gauche, l'Empire ne peut avoir échoué dans le conflit sur des raisons purement militaires, stratégiques et politiques. Supposée mieux armée technologiquement et numériquement, considérée davantage rompue à l'art du commandement et de la stratégie militaire que les belligérants adverses, l'Allemagne n'admet sa défaite que par l'œuvre d'une puissance non pas extérieure mais interne, torpillant volontairement l'effort de guerre.

De cette construction mentale de la perception de la guerre naît la réécriture de la défaite et de la sortie de guerre. Dans une Europe profondément antisémite, le Juif revêt les habits de cet ennemi intérieur.

La théorie du « coup de poignard dans le dos » passe de l'idée reçue à l'argumentaire populaire lors de l'évocation publique de cette *Dolchstoßlegende* par les généraux allemands Hindenburg et Ludendorff devant la commission d'enquête parlementaire de la République de Weimar. L'argumentation militaire repose sur une série de grèves entamées au printemps 1918 dans les usines d'armement dont les organisations seraient noyautées par les Juifs. Dans la même veine, le manque d'engagement patriotique des Juifs à l'égard de l'Allemagne dans le conflit est mis en avant (les archives laissent à penser qu'environ 12000 soldats juifs furent tués lors du conflit). Cette réécriture de l'histoire fut méthodiquement reprise par le parti nazi afin de nourrir sa haine antisémite. Cependant, l'historien contemporain de ce « mythe » eut sa place. En novembre 1925, l'historien Hans Delbrück, professeur à l'université de Berlin, s'interroge : « Que dire du prétendu coup de poignard dans le dos ? Il ne faut pas se faire de vaines illusions. La guerre a été perdue par le fait que l'offensive du printemps 1918 ne nous a donné que des succès tactiques mais nullement stratégiques. » L'efficacité de la théorie repose sur la part du mythe qu'elle utilise. Dans la culture populaire, elle renvoie à un imaginaire commun aux Allemands, celui du meurtre de Siegfried, assassiné par le traître Hagen lui plantant sa lance dans le dos.

La théorie du « coup de poignard dans le dos » a une double motivation : dédouaner les responsabilités et définir un ennemi commun. Elle n'est pas propre au vaincu. Le vainqueur peut également réécrire son histoire. En 1917-1918 déjà, l'évocation du « *stab in the back* » est popularisée dans un Royaume-Uni enclin à l'enlèvement militaire lors de la bataille de Passchendaele (été 1917) dans les Flandres (près de 250 000 morts britanniques). Les luttes d'influence au sein des partis politiques britanniques paralysèrent la relève des troupes et les avancées militaires. Le politique devient le bras armé du coup de poignard dans le dos de ses propres hommes pour expliquer cette déroute militaire.